

DIVISION OF LAURA LEE

Texte : E. Lameignère
Photo : RGM

La Suède n'a pas attendu les surmédiatisés, mais au demeurant talentueux White Stripes, pour jouer du bon vieux rock carré et bien balancé. On se souvient du furtif, mais explosif, Refused à la fin de la décennie passée, qui a mué en un International Noise Conspiracy encore trop méconnu aujourd'hui... Les Hives quant à eux, ont gagné les pages de Rolling Stones et les espaces vidéos de MIV, mais voilà, derrière toute cette agitation, il y a depuis longtemps Burning Heart Records, équivalent suédois d'Epitaph, en mieux, car plus exotique.. Division of Laura Lee fait partie de ces groupes qui ont passé le plus clair de leurs jeunes années à jouer dans leur garage en se moquant bien des noms qu'on affublerait à leur musique avant tout complètement..complètement ? Avec récemment les Datsuns, des Néo-Zélandais bien déglings qu'on aimerait voir plus souvent en France, DOLL pour les intimes, c'est du son brut, joyeux, et bien saturé. Le batteur Håkan Johansson envoie ses baguettes en l'air avant de nous répondre.

Redux : Qu'il y a-t-il de pire qu'une interview ?

Håkan Johansson : Et bien, pas grand chose voilà pourquoi probablement cela a été si long !

R : Comment et où le groupe a-t-il démarré ? Dans un garage, dans (enlever) une cuisine ou dans (enlever) une piscine ?

HJ : On a commencé alors que nous étions supposés répéter avec notre vieux groupe « Uncle » (moi et Jonas) quand Henrik est arrivé. Mattias, qui était aussi dans « Uncle », ne pouvait pas être là, alors on a commencé à jammer et on a terminé avec deux chansons après seulement 30 minutes. Puis on a appelé Per pour qu'il nous rejoigne. On a répété comme des fous et on a donné notre premier concert pour l'anniversaire de Daniel, un ami, dans sa maison..

R : Comment écrivez-vous les chansons ?

HJ : On fait un peu ça à l'envers. On joue des riffs qu'on essaye de mettre ensemble et qu'on finit par enregistrer. Après on garde la cassette pour écrire les paroles. Sur l'album Black City, on a écrit 50% des paroles en studio. Notre producteur se demandait ce que nous étions en train de faire !

R : Tout le monde est-il en manque de quelque chose ?

HJ : Pour nous il est important d'avoir des buts dans la vie. Pas seulement en tant que groupe, mais pour chacun d'entre nous. Si tu as des buts pour lesquels tu te bats cela te fera toujours progresser...

R : « Money destroys our souls » [L'argent détruit nos âmes], donnez-vous le même sens politique à vos chansons qu'une formation comme The International Noise Conspiracy ?

HJ : Non, le concept politique le plus avancé est cette phrase que nous chantons : « we've





been planning this for years »: « Yeah, right / Money protects your fall » [Nous préparons ça depuis des années ; Ouais, c'est vrai / L'argent protège ta chute].

R : Pensez-vous être un groupe de rock à connotation politique ?

HJ : Non, définitivement pas. Nous sommes vraiment loin d'un mouvement politique quel qu'il soit en tant que groupe. Nos idées politiques sont plus du domaine personnel. Nos paroles et nos musiques nous sont inspirées de nos vies, de nos expériences un peu folles de gamins d'une petite ville. En essayant de sortir du mode vie de typique qu'on y trouve. Travailler dans la musique est une échappatoire pour ne pas rester englué et ne pas vivre sa vie comme un être humain dépressif.

R : Peux-tu décrire l'énergie particulière du rock suédois ?

HJ : C'est difficile. Il y a toujours eu beaucoup de grands groupes ici. Mais c'est assez récemment qu'ils ont commencé à être connus en dehors de notre pays. Je pense que cela a un rapport avec le climat. Pendant 9 mois, il ne fait jour que pendant 5 heures. Que peux-tu faire d'autre que de fonder un groupe ou de rester devant la télé toute la nuit ? L'énergie se développe dans la salle de répétition, et lorsque tu mets sur scène un groupe qui a répété chaque jour pendant 6 mois, tu as de l'énergie pure !

R : Quelles sont vos influences (pas seulement musicales) ?

HJ : La musique compte pour beaucoup. Tout depuis la soul des années 60 à Napalm Death. Un tableau ou une photo peuvent nous inspirer. Prendre le soleil, se balader avec Per et son fils, tout ce que nous vivons peut se retrouver dans notre musique..

R : Quels sont vos prochains projets ?

HJ : Nous venons de ressortir nos vieux enregistrements entre 1997 et 1999 dans une compilation chez Lovitt Records USA (www.lovitt.com). Nous rentrons en studio en septembre pour enregistrer notre nouvel album dont nous avons écrit toutes les chansons cet été.

R : Jouerez-vous du rock jusqu'à vos 70 ans ?

HJ : Si mon corps le permet, je jouerai jusqu'à 100 ans !

Black City disponible chez Burning Heart records.

TELELEMENT CRÉATIFS...



De toutes les pratiques dites sportives, le surf a, par son élégance, sa marginalité et sa nécessaire fugacité, toujours surpassé toutes les autres disciplines liant corps et élément naturel. Expression évidente d'un esthétisme lié fondamentalement à la nature, son image a été polie, rationalisée pour probablement se perdre dans une sportivité et une honorabilité que même les rois hawaïens n'auraient pas désirées tant elles se sont éloignées des motivations essentielles du surf. Oui, surfer c'est créer encore et toujours. Martin Potter et Robbie Page (respectivement à gauche et à droite), tous deux 37 ans, l'un Britannique, l'autre Australien, sont les surfers qui, par leur style, leur inventivité mais aussi leur mode de vie, ont le plus influencé le surf moderne au cours des années 90. Tellement créatifs et toujours là sur les vagues pour nous le rappeler.

Propos recueillis par E. Lameignère
Photographies par Gecko

Robbie Page : Aujourd'hui tout le monde peut se mettre d'accord sur le fait que tel ou tel surfer est un bon surfer,

mais beaucoup ont la mémoire courte, ils ont oublié tout ce que ce surfer a pu accomplir et réaliser par le passé.

Martin Potter : Bien des surfers de nos jours sont créatifs parce que quoi qu'ils fassent, cela avait pour but la créativité. Qu'il s'agisse des planches qu'ils surfent ou des manœuvres qu'ils réalisent, tout cela a été inventé par d'autres types dans le passé. Aujourd'hui ce sport a progressivement perdu son aspect créatif parce qu'au cours des années 90, tout semblait avoir déjà été fait, des planches aux manœuvres...

RP : Je crois qu'ils ont essayé de tuer toute individualisation dans le surf et c'est le plus grand problème. Ils ont essayé de faire des pros surfers comme on fait des hamburgers Mac Donald's. Si tu évolues dans une dimension individuelle, et tu t'épanouis



comme un véritable artiste dans ton propre univers créatif, l'industrie de masse essaye de tuer cela parce qu'ils veulent que tout le monde se ressemble et pense la même chose, ce qui est d'un ennui mortel. Les surfers ne peuvent pas être ces gens carrés qu'on essaye de nous vendre, ils sont là pour être des artistes. Ceux qui organisent le spectacle veulent de gentils écoliers, leur donner un gentil panier-repas, les envoyer à l'école et qu'ils participent gentiment à l'organisation. Le problème c'est que l'on ne t'écoute que si tu appartiens à une grosse compagnie. Et beaucoup de jeunes artistes n'appartiennent à aucune de ces grosses compagnies. L'un des gars les plus créatifs que vous avez en France est probablement Benjamin Sanchis ! Il a sa propre personnalité. Aussi, il ne faut pas avoir une vision du surf réduite à la compétition. Le surf, ce n'est pas s'affronter pendant vingt minutes, avec des notes, etc. Il y a beaucoup plus de compétition en free surf. De Mundaka à Lacanau, il y a du surf en abondance, des gros swells, des jours à tubes, cela change en permanence, et tous les meilleurs surfers qui vivent en France peuvent jouir de bonnes conditions. Et, je vais te prendre en exemple Martin, ce n'est pas parce que tu as gagné le Lacanau Pro deux fois, mais il s'agit de toi, Martin Potter tous les jours, dans ton free surf qui a vraiment de l'importance, c'est ce qui compte le plus. Pour moi, Martin n'est pas que le champion du monde de 1989, parce que pour moi il n'est pas ça : il s'agit de l'un des meilleurs surfers qu'on ait jamais vus aujourd'hui sur n'importe quelle plage. C'est ce que le grand public ne voit pas, c'est ce dont les magazines ne parlent pas. Amenez tous ces jeunes surfers européens, et on va aller surfer sur 4 ou 5 endroits différents avec Martin, et filmons ça, et on laissera ces rencontres parler d'elles-mêmes. C'est ainsi par les films qu'on pourra changer les choses, il doit y avoir une nouvelle manière de penser ces films. Par exemple en France, nous devons montrer l'histoire de cette Europe « internationale ». La France n'est plus la France, tu ne peux plus ouvrir un magazine est dire qu'un tel est plus local qu'un autre, cela n'a plus aucun sens !

MP : Je crois également qu'il ne faut pas se tromper de débat. Toute cette histoire de « old school / new school » ne veut rien dire ! Il n'y a qu'une seule école, qu'une seule université, celle du surf. Certains sont des professeurs, d'autres des élèves. Et parfois ce sont les professeurs qui apprennent des élèves. Et ce n'est pas parce que tu as plus de trente ans que tu deviens old school, c'est ridicule !

RP : Sais-tu combien d'argent faut-il pour faire un nouveau Martin Potter ? Cela coûte des millions de dollars ! En salaires, en publicités. Et désormais, tu ne peux pas avoir un gars mystique pour lequel tu vas prendre le risque qu'il ne rentre pas dans le top 44. Car il n'y a aujourd'hui que quarante-quatre types qui peuvent concourir pour le titre mondial. Quand Martin a gagné le titre, le monde entier pouvait y prétendre ! Un gars venu des qualifications pouvait rencontrer les plus grandes stars..

MP : Les jeunes ont maintenant de plus en plus d'argent, c'est ce qu'on leur donne parce qu'ils pourraient être de bons surfers. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche : tu dois avant tout apprendre le respect, tu dois apprendre à respecter ta place. On enseigne absolument pas les bonnes valeurs aux jeunes. Ceux qui peuvent avoir du talent se retrouvent avec plein d'autocollants sur leurs planches et pensent que c'est le but suprême !

REDUX : Pensez-vous qu'on a finalement plus à partager avec un garçon qu'un pays défavorisé qui découvre le surf qu'a-

Fafi & Tilt en Californie

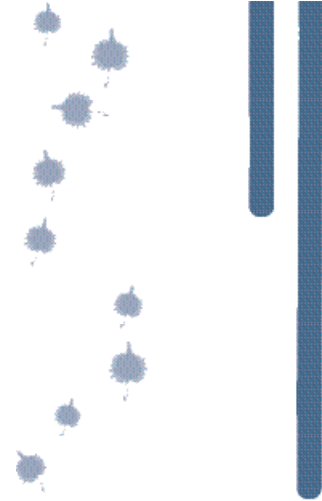
Un couple de graffeurs, qui officient à Toulouse et ses alentours, et qui est désormais bien connu en Europe, se paye l'Amérique et quelle Amérique !

De Bodega Bay à Tijuana, en passant par San Francisco et la Vallée de la Mort, l'Ouest, le vrai, où leurs œuvres sauvages ont pris toute leur dimension libertaire de graffitis. Un voyage au gré du hasard et des rencontres. Fafi avait juste une première idée en tête : « Au début, je voulais seulement qu'on aille à Bodega Bay, la ville où Hitchcock a tourné Les Oiseaux. Ensuite, on voulait évidemment faire les villes les plus importantes, mais on a beaucoup aimé celles qui se trouvaient dans la Vallée de la Mort, genre villes fantômes ». En choisissant « avec poésie (comme dans le désert) ou par souci d'un emplacement stratégique (Melrose Avenue) » Tilt et Fafi ont décoré tous les emplacements de leur choix, des plus immuables aux plus futiles. « A Tijuana, nous avons peint dans un quartier très populaire. C'était génial, les mères de famille nous apportaient du jus de fraise glacé et les gamins n'arrêtaient pas de nous poser des questions en espagnol, les voitures passaient avec la musique à fond, des chiens égarés traînaient dans toutes les rues ». Un carnet de voyage fait de murs, de façades délabrées, d'objets rouillés et abandonnés, auxquels Tilt et Fafi ont donné de nouvelles identité et dignité.

Odone Moreau

Intégralité du voyage sur www.fafi.net
Dans l'ordre et à partir de la double suivante :
Bodega Bay (2 photos)
Yosemite
Las Vegas
San Francisco
Tijuana





NYC RULES !

Après la Californie ensoleillée de Fafi et Tilt, revenons sur la Grand Ruine, sombre et fragile, d'après-11 septembre. La créativité ne s'y est faite que plus indispensable, urgente et vitale. Un autre duo de Français, issus d'une autre ville de province (Bordeaux) non plus graffeurs mais graphistes, a ramené des objets, des paroles, et des créations par centaines. Si les graffeurs ont apposé leur marque sur les rues de la côte Ouest, les graphistes de Structure ont humé l'air des grandes avenues et des quartiers d'une ville qui, si elle aimait le changement, est plongée dans sa plus grande mutation. Une mutation bien sûre avant tout spirituelle.

De toutes ces rencontres, de tous ces concepts visuels est sorti un ouvrage qui tente de raconter cette "nouvelle" New-York par le graphisme. Des boîtes de nuit de Mel Cheren (le Loft et le Paradise Garage), du label Definitive Jux, de Zoo Jungle, d'Aesop Rock, du poète et chanteur Tyren GRFX, Delarocca et MFMC ont construit un ouvrage météorique qui s'est baladé depuis quelques mois dans tous les magazines qui veulent en être mais aussi de pas mal de bureaux de style. Un travail à compte d'auteur, exigeant et ambitieux, qu'on aurait pu trouver chez les marchands de couleur d'antan et qu'il faut s'arracher chez les vendeurs de papier branché. Pas un coup d'essai, un coup de maître(s).

Odone Moreau





[di:zəs kraɪst!]

